

Qu'est-ce que la lumière ?

Hans-Christian Zehnter

La lumière est un phénomène qui ne doit ni ne peut être compris sans un œil en train de voir. La lumière n'est pas un phénomène d'un monde extérieur objectif, mais plutôt d'un monde intérieur objectif de l'être humain qui voit. Ce changement de paradigme remet fondamentalement en cause l'image imprégnée de matérialisme du caractère donné objectif du monde. Il y a une lumière d'ici-bas et une lumière de l'au-delà. Extrait tiré du premier chapitre de l'essai « *Chandeleur — au sujet de l'essence de la lumière* ».

Le phénomène de la lumière me préoccupe moins à partir d'une vision physique ou expérimentale que beaucoup plus à partir de la vision des phénomènes du quotidien — la flamme de la bougie ; un rayon de lumière, qui tombe au travers d'un vitrail d'église ; la lumière du point du jour ; l'ombre et l'éclat sur les feuilles vertes qui sont devenues des apparitions énigmatiques. À cela se joint le discernement qu'une réalité n'apparaît que par, et avec, l'être humain, tandis que se réunissent son aspect sensible et son aspect idéal en une réalité portée par l'esprit. Ce discernement est pour moi une impulsion de comprendre le monde, non plus à partir de la vision d'un spectateur extérieur et de vouloir se l'approprier, mais au contraire, sous l'inclusion de mon soi — car la réalité a lieu en moi et avec moi. Il en résulte des conséquences essentielles pour ce que nous sommes habitués à appeler « lumière ».

Moyen terme

Nous avons perdu de vue la lumière — nous l'avons externalisée. Si je me place ici à l'écart des accès cognitifs relevant des temps modernes, il ne s'agit pas de leur dévaluation, mais c'est afin d'aplanir le chemin permettant de conquérir une expérience consciente de la lumière dans l'acte de voir. On tente en outre de découvrir un moyen terme entre une matérialisation de la lumière — dans un penser corpusculaire ou ondulatoire — et une lumière qui s'échappe dans une expérience du sacré, purement de l'autre côté du monde. Le moyen terme se trouve, du fait que nous cultivons la contemplation dans le sensible et du fait qu'un penser libre de toute représentation est configuré et exercé en se rattachant aux phénomènes sensibles. Tous deux — observations sensible et penser libre de représentation — sont maintenus ensemble dans une conscience contemplative.

Pour cette procédure qui se développe, certains concepts synonymes sont utilisés. De tels concepts renvoient à ce qui est équivalent, quand bien même ils guident le regard à partir de divers horizons et de diverses directions. Par exemple, les concepts de « conception naturelle morale », « manière d'observer sensible-suprasensible », « observation de l'âme » ; « voir la *Gestalt* » et « conscience contemplative directe », sont utilisés comme des synonymes. Étant donné que tous ces concepts sont employés dans l'usage linguistique actuel mais ne sont plus courants (ou bien même trouvent un emploi dans une autre acception), ils vont ici être brièvement explicités. Ici, j'applique consciemment le même traitement aux cinq concepts — conformément à leur caractère synonyme — de sorte qu'il est évident qu'ils renvoient au fond d'eux-mêmes à la même chose.

Tous attirent en effet l'attention sur la participation de l'expérience intérieure de l'être humain tout au long des apparitions sensibles et sur le point qu'avec cette expérience intérieure, l'essence des choses est aussi appréhendée. Les concepts sont là pour cela, pour rendre attentif à ce sur quoi repose véritablement cette expérience portées par des essences. Dans cette acception, le concept « moral » signifie qu'il s'agit de quelque chose qui se laisse découvrir seulement chez l'être humain. Tout ce qui est moral prend naissance, en effet, seulement dans l'esprit humain ; la « nature » n'est pas, en soi et de manière primaire, un lieu de la morale. Mais tandis que l'être humain porte directement son esprit et sa faculté de vivre intérieurement les choses, avec son intériorité, au devant des phénomènes se manifestant sensiblement dans la nature, précisément de ce fait, il relie le domaine, dans lequel sinon

seul l'élément moral apparaît d'avec les phénomènes naturels sensibles. Ce qu'il éprouve à cette occasion, ce sont des entités, qui le touchent dans sa vie d'âme de la même manière autrement que le monde de la morale le touche. Bien entendu, il se s'agit pas de laisser simplement revivre des lois morales, mais bien plutôt d'amener le lieu et la faculté — que nous plaçons sinon au développement de l'élément moral — à la disposition aussi de la nature, des phénomènes sensoriels, de sorte que là nous soyons ensuite touchés également par ce qui relève de ces entités. Ne disons-nous pas sans motif, qu'une expérience déterminée — que ce soit un concert de Bach, un événement naturel, une rencontre avec un oiseau ou encore la rencontre d'une œuvre d'art — nous a touchés d'une manière toute particulière, or cependant, aucunes de ces choses désignées ne sont venues à notre contact physique, comme objet, ni ne nous ont corporellement touchés. C'est plutôt dans notre intériorité que nous avons été touchés. C'est là qu'a surgi ce qui s'est fait ainsi connaître à notre âme et qui nous a émus.

Pour pouvoir faire monter de plus en plus à la conscience de tels vécus intérieurs, eu égard au monde sensoriel, il faut donc une observation de la vie de l'âme — et donc l'observation de sa propre intériorité parallèlement à celle de la nature extérieure.

Plus nous y parvenons, davantage s'affermissent les contours de cette intériorité tandis qu'ils s'élèvent à la conscience pendant qu'au même moment, le regard est maintenu sur les phénomènes sensibles — la propre vision devient un acte de contemplation immédiate. Les efforts de Goethe et Schiller, par exemple, pour une conception sensible-morale et donc une appréhension morale dans l'acception présentée du monde des couleurs, relève ici de cela, exactement comme l'acte de voir d'une forme signifie déjà une intervention dans ce monde intérieur en train de s'ouvrir chez l'être humain dans la présentation sensible qu'il en offre.

Un monde sans être humain

Maintes chose doivent être ré-éclaircies de fond en comble. Ainsi en est-il aussi pour la question de l'essence de la lumière. Pour nager librement dans une considération conforme à l'essence — et comme déjà de nombreux prédécesseurs — posons-nous donc la question de la constitution de notre réalité. Le penser des temps modernes dans la catégorie de la séparation-sujet-objet a préparé le chemin à la manière dominante actuellement de faire de la recherche qui constate la réalité à l'extérieur de l'être humain comme un monde-en-soi, un monde qui serait aussi donné sans l'être humain, là où nous croyons que le monde des objets ou selon le cas, celui de la matière que nous nous représentons sous-jacente aux objets. L'être humain lui-même ne porte en lui qu'une image subjective de cette réalité, sa subjectivité serait, par conséquent, autant que possible maintenue à l'extérieur de l'exploration scientifique de la vérité authentique. — Or de cette manière nous atterrissons dans une attitude de recherche centrée sur l'objet qui exclut l'être humain du monde et externalise même les objets de leur côté, hors du monde de l'être humain.

Qui autrement que l'être humain peut se former ces représentations et conséquences précédemment dépeintes ? Si celui qui s'est créé ses représentations, se voit à la fin de celles-ci remis nécessairement devant sa porte, alors il devrait bien admettre que son travail a été bien mal entamé.

Un début très prometteur à cette interrogation envers la constitution de notre réalité ne peut donc être qu'une amorce référée au sujet. Ici nous sommes de nouveau avec le monde et le monde avec nous, ici je ne suis ni isolé du monde, ni lui et moi ne sommes séparés l'un de l'autre. Ce qui se joue en mon intériorité, eu égard à l'observation sensible, est — cela se révélera encore — un objet d'observation, or c'est en même temps l'élément objectif du monde, la nature, l'essence des choses. Dans cette amorce référée au sujet, je suis avec le monde et le monde est avec moi. — Cela se révélera qu'ainsi sont mis à nu des fondement simultanés pour la compréhension de ce que nous nommons la lumière.

Rudolf Steiner s'est efforcé tout au long de sa vie de libérer le penser des temps modernes du tombeau de la mort et de le relever dans une revivification.

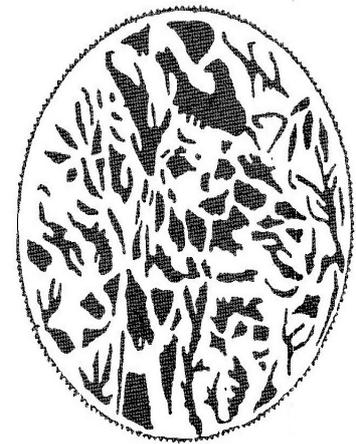
La double mort

Cette conscience de spectateur s'engendre de manière primaire à partir de deux orientations de la mort ; à partir de la conception du monde du matérialisme et à partir de l'opinion que l'intériorité humaine serait de nature subjective. L'être humain se voit ainsi contraint d'endosser le rôle de spectateur. Et au cas où ce qu'il éprouve dans son intériorité devait ne rien avoir à faire avec la réalité vraie « là-dehors », mais au contraire, cela n'eût qu'un caractère subjectif, alors il se verrait renvoyé une seconde fois à la tribune des spectateurs. Or ces deux renvois sont en même temps des morts : comme le monde devient misérable si la fraîcheur printanière, est censée ne plus rien avoir à faire avec la réalité vraie du printemps ! Comment mortifère devient le rouge de la rose quand il est « expliqué » par une longueur d'onde qui déclenche au niveau de mon œil des processus chimiques et physiologiques. En s'appuyant sur Eduard Kaeser, nous sommes donc autorisés à dire : Celui qui parle de l'eau du torrent de montagne comme « étant » H₂O ou bien, voyant un cristal de fluorite bleue transparente de la grosseur du poing, prétend que c'est du CaF₂, a textuellement perdu la tête dans cette occurrence. D'une manière paradigmatique, Rudolf Steiner oppose ces deux morts : « Pour l'être humain l'opposition d'une perception extérieure objective et d'un monde idéal intérieur subjectif, n'existe qu'aussi longtemps qu'il ne reconnaît pas la connexité de ces deux mondes. Car le monde intérieur humain c'est l'intériorité de la nature. »

Ce que nous éprouvons dans l'intériorité vis-à-vis du monde, constitue donc l'essence de la nature. À la base du côté perceptif de la réalité il n'y a pas de matière. Nous avons beaucoup plus à faire avec des images de perception constamment changeantes. Au lieu de nous laisser sans cesse stimuler à partir de la réalité, tentons de conquérir une image de la constitution de notre réalité à nous à partir de l'inclusion de nos sens et de notre expérience intérieure.

Des concepts sautent aux yeux

Il vaut de s'exposer à des exemples de contemplation immédiate, pour pouvoir rassembler des expériences d'observation de soi au sujet du thème de la constitution de la réalité (voir l'image ci-contre) : on regarde ici un certain temps ce modèle de taches en noir et blanc. Or à un moment ou un autre, quelque chose s'insinue pourtant dans l'acte de voir qui laisse apparaître peu à peu une image convaincante. Si l'on pratique ensuite cet « exercice » à plusieurs, alors cela vaut la peine de faire attention au moment où ce qui « saute ainsi aux yeux » se produit chez autrui : c'est toujours accompagné d'un sourire lumineux, qu'accompagne un cri : Eurêka ! On reconnaît la tête de la girafe. Faire-voir-à-autrui ne signifie finalement rien d'autre que de faire entrer la lumière dans notre acte de vision. C'est déjà clair, mais nous ne le voyons pourtant pas, il manque encore l'élément illuminant et formant [structurant, est aussi possible, *ndt*] de la lumière. Des idées, concepts, etc., sont bien plus que des abstractions subjectives. Ils interviennent en donnant une forme, en engendrant une réalité et de manière illuminante dans la réalité sensorielle. Récapitulons :



- Une réalité c'est la rencontre d'un aspect sensible et suprasensible : du percevoir et du penser.

- Une réalité est individuelle : car de fait, on apprend, à l'exemple indiqué ici que justement dans en groupe de participants, sans cesse certains voient et d'autres pas encore ou bien l'un voit quelque chose d'autre que l'autre ne voit pas.
- Une réalité est actuelle, car elle s'accomplit « ici et maintenant ». Toujours quand je vois quelque chose, alors une lumière suprasensible rencontre une offre sensible.
- Notre réalité commune repose sur notre faculté de laisser aussi briller la lumière, avec laquelle nous illuminons le monde, chez d'autres êtres humains. C'est la faculté, de faire voir les uns les autres quelque chose de ce pour quoi on n'était pas voyants avant.
- Notre vision n'est pas un recevoir-accepter d'un monde donné. Notre vision est un acte créateur, que nous réalisons — au double sens du mot [à savoir an faisant naître ainsi et aussi le réel, *ndt*].
- Une réalité se réalise au moyen d'un être humain. Elle est une rencontre pareille à la connaissance d'une idée (spirituelle) et d'une perception (sensible) : « La perception n'est [...] rien d'achevé, de clos en soi, mais au contraire un aspect de la réalité totale. L'autre aspect est le concept. La connaissance est donc la synthèse de perception et concept », selon Rudolf Steiner.
- Une réalité est produite, réalisée, par et au travers de nous : par les sens se produit l'aspect de la perception (substance, matière, sensible) ; par notre capacité d'intuition, l'aspect idée (concept, spirituel, suprasensible). Dans cette acception, le monde (réalisé) n'existe pas sans l'être humain (réalisant).
- Le suprasensible — ce qui se manifeste — est la nature de la chose, son essence. Tout d'abord le suprasensible fait de la chose ce dont j'ai à faire avec.
- Avec cela la réalité sensible devient une réalité d'image. Elle décrit ce qui, en tant que suprasensible et irréprésentable, comme idée est présent en elle. Cela a des conséquences méthodologiques : si je veux saisir l'essence d'une chose, alors il vaut de se tourner vers l'apparition sensible, de sorte qu'elle puisse être reçue comme une indication sur le suprasensible présent en elle.

Rudolf Steiner formula cette connaissance fondamentale dans une parole prégnante de vérité :

*Es drängt sich an den Menschensinn
Aus Welten tiefen rätselvoll
Des Stoffs reiche Fülle*

*Au sens de l'être humain se presse
Des profondeurs des mondes remplies d'énigmes
La riche profusion de la matière.*

*Es strömt in Seelengründe
Aus Weltenhöhen inhaltvoll
Des Geistes klärend Wort.*

*Dans les vallées de l'âme se précipite
Des hauteurs des mondes substantielles
Le Verbe clarifiant de l'esprit.*

*Sie treffen sich im Menscheninnern
Zu weisheitsvoller Wirklichkeit.*

*Ils se rencontrent au for intérieur de l'être humain
Pour une réalité comblée de sagesse.*

Que l'on prenne bien en compte : la « réalité comblée de sagesse » se déroule dans le « for intérieur de l'être humain — et justement pas dans un « monde objectif là-dehors » — comme une rencontre d'une lumière spirituelle suprasensible et d'une offre sensible.

En rapport avec le sujet Lumière, nous pouvons ici distinguer deux aspects : **a)** la clarté, qui est nécessaire principalement pour être vue, **b)** la lumière idéelle illuminante et structurante qui fait seulement de la perception une rencontre essentielle. Cette lumière idéelle constitue la nature de la

chose avec laquelle nous avons à faire. L'aspect essence du monde se trouve dans notre for intérieur. Ainsi se vérifie la déclaration de Steiner que le for intérieur de l'être humain est l'intérieur de la nature. La déclaration citée, au début de cet article, se vérifie pareillement qu'il n'y a aucune matière à la base de notre réalité. Tout ce dont nous avons besoin sont des expériences sensibles et suprasensibles. Nous n'avons pas besoin non plus de parangonner une « matérialité en soi ». Ces expériences sont elles-mêmes la matière de la réalité.

Nous sommes parvenus de cette manière d'observation de soi, fiable en soi, à une constitution de la réalité, dans laquelle nous nous trouvons au beau milieu, dès lors nous ne pouvons nous dérober à elle comme un spectateur extérieur.

Ce que nous avons conquis sur ce chemin déjà, pour notre véritable interrogation sur ce qu'est la lumière, a valeur d'or. La lumière consiste dans la rencontre de trois éléments : de la clarté dans les sens, d'une lumière idéale illuminante, structurant et engendrant et de la qualité de témoin du voyant. Ainsi s'ensuit la réalité. Réalité et lumière s'avèrent avec cela apparentées à ce qu'il y a de plus intime.

Il se révélera que la lumière débouche dans ce que nous éprouvons comme une réalité. La question de la lumière et celle de la réalité coïncident. — pour formuler autrement cette connaissance fondamentale : la réalité est notre vie dans les sens. Les sens sont la lumière. Nous verrons que réalité, vie dans les sens et la lumière sur ce chemin s'approfondiront en une expérience existentiellement profonde d'existence et de connaissance spirituelle. Et nous avons conquis quelque chose de plus, pour préciser, une reprise en sous-œuvre pour notre progression dans l'investigation de la lumière. Nous ne devons pas vouloir explorer la lumière en l'évacuant et en l'externalisant de nous ; nous-mêmes nous ne devons pas nous retirer de la lumière comme spectateurs. Nous devons beaucoup plus nous informer par la lumière, avec elle et dans notre acte de voir

Lumière vue

Si nous voulons conséquemment suivre l'amorce référée avec la lumière, il vaut donc la peine de nous inclure, nous en tant que voyants, dans la considération. Si nous voulons explorer la lumière celle-ci doit être « vues ». Il est donc incontestable qu'avec cela la lumière est un phénomène de l'acte du voir. Ceci veut dire : la lumière est une occurrence de l'œil. Si nous voulons appréhender la lumière, nous ne pouvons pas le faire sans, à l'occasion, conserver l'acte de la vision dans l'œil. La lumière est donc une expérience dans le voir, c'est une expérience de la vision. La lumière est toujours « vue » ; et « voir » signifie : c'est la lumière. Vus ainsi, l'acte de voir et la lumière sont un. Mais ce n'est pas l'œil qui voit mais plutôt une entité, un être, une âme, un Je. Ce qui arrive à celui-ci dans le voir, quelles expériences il a avec la vision, tout cela sont des phénomènes de la lumière. En associant l'âme qui fait l'expérience vivante du voir nous pouvons composer l'essence de la lumière — et pas en excluant les mêmes. Parler d'effets de l'œil physiologiques et psychologiques qui doivent se manifester à la science de la nature, en opposition au fait objectif de la lumière, est donc dépourvu de sens, d'après les réflexions qui précèdent. C'est même l'inverse, à savoir que tous les phénomènes éprouvés sont beaucoup plus proches de ce que nous appelons lumière, en tant que tels, que nous présumons apparemment objectifs sans qu'ils nous soient donnés — car ceux-ci ne sont pas vus de soi, ou selon le cas par définition, et ne peuvent donc pas être avec cela des phénomènes de la lumière.

La tâche c'est donc d'inclure l'âme voyante dans une considération de la lumière. En effet, voire plus encore : cela vaut la peine de partir de cette expérience pour approcher principalement l'essence de la lumière. La lumière nécessite donc une intériorisation, pour pouvoir être appréhender dans son essence.

Das Goetheanum 21/2017.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Texte extrait de l'ouvrage de Hans-Christian Zehnter « *Lichtmaß — Zum Wesen des Lichtes [Chandeleur — au sujet de l'essence de la lumière]*, 196 pages, Münchestein, Janvier 2017.

